56

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1174



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Le Père Duchesne premier ministre. Dialogue. 1790.



LE PERE DUCHESNE,

PREMIER MINISTRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A SAINT-CLOUD,
De l'Imprimerie du Cabinet.

1790.

AH ! JEANS-FOUTRES,

Vous voulez absolument la guerre !

Le Turc.

OUI, il n'y avait qu'un Joseph et une Catherine capables de vouloir s'approprier des possessions garanties par les traités les plus solennels ! (*Il regarde le Russe.*)

Le Russe.

C'est la faute de ce bougre d'Anglais ! Pourquoi les menées sourdes de son coquin d'ambassadeur à la Porte ont-elles engagé le Divan à prendre les armes? (*Il regarde l'Anglais.*)

L'Anglais, (au Russe.)

Quoi ! vil esclave ! la Czarine a bien fait de s'emparer de la Crimée ? Ah bougre ! on voit bien que tu es encore digne de la courroie dont on te fouette depuis si long-tems !

Le Prussien.

La France est bien avancée depuis le 14 juillet 1789 ! Plus de discipline dans les troupes, point de justice dans les tribunaux, peu de fonds dans le trésor public, beaucoup de

pain, mais nul travail pour se le procurer... Parbleu, voilà une position bien brillante!

Le Hollandais.

Comment, coquin ! tu crois donc que la liberté est une putain qui se livre au premier venu !

Le Pere Duchesne.

Tu as raison, mon cher, nous sommes presqu'à la veille d'en jouir. On dit que la discipline est perdue; mais sans le désordre momentané de l'armée, pourrions-nous dire au roi qu'il est lui-même le propre artisan des désagrémens qu'il a éprouvés depuis 15 à 18 mois? à madame sa chère femme, qu'elle serait encore digne de notre amour si, au lieu d'écouter une garce de Polignac et compagnie, elle s'était amusée à mieux ménager notre argent et à bien élever ses enfans? à ses bougres de ministres, qu'ils ne doivent être que des premiers commis, chacun dans son département, où ils ne font de bien qu'aux jeans-foutres qui flattent leur scélératesse? Le Châtelet est un composé de coquins qui ne cherchent qu'une contre-révolution; la belle nouvelle ! il ne fallait pas les aller chercher parmi les juges de l'ancien régime : Que nous importe, d'ail-

leurs sa procédure du six octobre ? Quant au trésor public, c'est une autre paire de manches : tous ceux qui refusent de payer les impositions ont très-grand tort de ne pas contribuer, relativement à leurs facultés, sur-tout de favoriser la fraude qui n'a jamais été si grande qu'aujourd'hui. Paris qui, graces au ciel ; car il faut remercier Dieu de tout, a plus perdu que gagné à la révolution, paie bien tous les droits imposés sur ce qui entre ; pourquoi nos frères des provinces n'en font-ils pas autant ? Je ne parle pas du pain ni du travail, c'est notre belle et bonne faute si nous souffrons.

L'Autrichien.

Pourquoi cela ?

Le Pere Duchesne.

Il n'y avait qu'à pendre les fermiers qui, l'année dernière, vendaient le grain plus de dix-huit francs le septier, et sur-tout casser le sot traité de commerce que nous avons fait avec l'Angleterre, par le ministère de ce coquin de Vergennes, lequel (plus scélérat encore que Calonne, qui possédait, quoiqu'on en dise, le génie de la finance et de l'administration) eut la lâcheté de vouloir cé-

der la Martinique pour un foutu rocher inutile tel que Gibraltar !

L'Espagnol.

Quant à cela, M. le comte d'Aranda a eu la sagesse de ne vouloir pas consentir à un tel abandon qui livrait toutes vos îles du vent à la discrétion de ces chiens d'Anglais ?

L'Anglais.

Goddem !

Le Brabançon.

Il n'y a pas de Goddem qui tienne ! la France se souviendra tôt ou tard des excès que le parti Stathoudérien a commis dans les Provinces-Unies, sur les frontières desquelles trente mille hommes, bien commandés, suffiront de paraître, non-seulement pour nous délivrer absolument des griffes de l'aigle à deux têtes, mais encore pour réunir tous les patriotes Hollandais, dont la plupart, fort capitalistes et plus nombreux que ne le croient les cabinets de la Haye, de Berlin et de Saint-James, paieront grassement ceux qui les aideront efficacement à secouer le joug affreux qu'on leur impose depuis quelques années.

L'Autrichien.

Bien commandés . . . c'est bien dit !

Le Pere Duchesne (d'un air de pitié).

Pauvre bougre ! Quoi ! tu ajoutes encore foi aux avis que vous font passer tous les jours les mauvais citoyens de notre assemblée nationale ?

Le Russe (à l'Eſpagnol et au Pere Duchesne.)

Ma foi, je lui ressemble assez là-dessus, car enfin vos généraux... ?

L'Espagnol.

Qu'appelles-tu, généraux ? Est-ce que vous êtes en état, vous autres Russes, d'apprécier les hommes auxquels on donne ce nom ? Si Soltikoff, Potemkim & Romanzow avaient combattu contre les Prussiens, à la bonne heure ; mais....

Le Prussien.

Soit, mais on ne peut pas nier que Maillebois & Bouillé... ?

L'Espagnol (l'interrompant.)

Ne soient deux scélérats dignes du dernier supplice !

Le Pere Duchesne.

Que veux-tu, Madrid ! il faut des bougres comme cela pour qu'il y en ait de toutes façons.

Le Brabançon.

Au reste, car il faut être juste, lorsque les Français voudront faire entr'égorger le pere par le fils, la sœur par le frere, l'épouse par le mari, personne n'est plus que lui en état de ménager les troupes de ligne qui lui obéiront, & d'exposer les gardes nationales qu'on lui accordera : les rues de Nancy retentissent encore de ses louanges.

L'Autrichien.

Eh ! Broglio, Condé ?

Le Prussien.

Tais-toi donc, avec ton Broglio & ton Condé ? Est-ce que tu as oublié que le frere du premier est mort et a entraîné dans la tombe Chevert et Monteynard, les principaux auteurs de la réputation de l'imbécile amant de l'impudique *Monaco ?*

L'Hollandais.

Malgré cela, les officiers français, bons patriotes et capables de bien servir, sont encore assez nombreux pour punir sévérement ceux qui ont soutenu le despotisme de la maison de Nassau-Orange !

L'Autrichien.

Mons Amsterdam a toujours le mot pour rire !

Le Turc.

Oui, oui, plaisante, foutu gueux ! Ton nouveau tyran va avoir beau jeu ?

L'Autrichien.

La paix avec vous remettra le calme dans ceux de ses états qui seraient tentés d'imiter l'exemple des Français.

Le Suédois (au Russe).

En supposant toutefois que vos troupes puissent passer à travers le département des Ardennes, dont les gardes nationales ne seront pas moins braves que celles qui ont forcé les imprudens, mais malheureux soldats de Châteauvieux, à obéir aux décrets de l'assemblée nationale, lesquels doivent être sacrés, puisqu'ils sont censés le vœu de la France.

L'Autrichien.

Eh ! le droit canon ?

Le Pere Duchesne.

Bougre de Tolpache ! tu crois probablement que notre armée citoyenne ressemble à celle de Pologne, uniquement commandée par des nobles, c'est-à-dire, une foule d'êtres vains, injustes, ambitieux & ignorans ?

L'Anglais.

Quant à moi, je me fous des moyens que possède la France, où l'on a tout détruit, & édifié fort peu de chose; et je vais sous l'heureux Howe, le brave Barrington, et l'habile Hood, chercher les Espagnols que nos croiseurs nous ont assurés être présentement dans le golphe de Biscaye, avec 33 vaisseaux de ligne.

L'Hollandois.

Prends garde à ce que tu vas faire! l'Espagne est fortement déterminée à envoyer les Anglais à la foire au foutre ?

L'Anglais, (avec mépris également.)

L'Espagne! Eh! des matelots pour défendre, à la fois, et ses flottes en Europe, et ses riches possessions dans les deux mondes?

L'Hollandais.

Ne t'y fie pas, te dis-je! car malgré ton sot orgueil, la maison de Bourbon a plus de ressources que les ennemis de sa nouvelle constitution ne l'écrivent tous les jours à Pitt et aux autres ministres ?

L'Autrichien (surpris, à l'Hollandais.)

Quoi! est-ce que tu refuserais, par hasard, à la maison de Brunswick soixante vaisseaux de

de ligne et quinze cents millions pour les frais de la première année de la guerre ?

L'Hollandais.

Diable ! comme t'y vas ?

Le Russe (au Brabançon.)

Que veux-tu dire ?

Le Brabançon.

Une bagatelle ! notre ami insinue seulement que la guerre, même la plus heureuse, étant un fléau, il espère que les forts capitalistes de sa nation, encouragés par l'exemple des Français, des Brabançons et des Liégeois, s'assembleront malgré le Stathouder, à l'effet de savoir s'il importe au commerce des Provinces-Unies de partager les troubles dont l'Europe est menacée ?

L'Anglais, (avec mépris.)

J'entends, MM. les marchands de fromage ne seraient point fâchés de demeurer neutres afin d'attirer à eux les énormes bénéfices qu'il y aura à faire sur les objets dont les trois nations auront besoin ?

Le Pere Duchesne.

Et les Hollandais auront raison, mille dieux ! car enfin, de quel droit des gredins de ton

espèce veulent-ils les forcer à égorger leurs meilleurs amis?

L'Espagnol (au Prussien.)

Oui, foutre! C'eſt uniquement l'appréhension de voir anéantir le sacré traité de commerce qui a écrasé toutes les manufactures de France, et l'envie absurde de dominer, qui engagent la grande Bretagne à vouloir absolument, dans la mer pacifique, former des établiſſemens sur des terres, fertiles en pelleterie précieuse, à la vérité, mais trop proches de la Russie, & sur-tout des Moluques, pour être vues de bon œil, occupées par des hommes qui possèdent déja presque tout le commerce lucratif de la Chine.

Le Prussien, (à l'Espagnol.)

Eh! de quel droit vous-même regnez-vous dans ces contrées éloignées?

Le Brabançon.

Quoi, bougre de Calvin! tu ignores que notre saint père le Pape a jadis, par une bulle, accordé aux rois d'Espagne toutes les terres qu'on y avoit découvertes, ou qu'on pourroit y découvrir?

Le Russe, (d'un air ironique.)

Le beau titre de propriété !

Le Turc.

Il vaut autant que celui par lequel vous avez *volé* aux Cosaques le droit de se choisir un prince.

L'Anglais.

Quant à cela, c'est leur faute ! Pourquoi ne sont-il point assez forts pour se défendre ?

Le père Duchesne.

Sacré mille boulets de quarante-huit ! Voilà une belle morale !

Le Suedois.

Il faut la pardonner au parent d'un homme assez impudent pour dire, en plein parlement, qu'il ne devait point sur mer se tirer un seul coup de canon, sans l'agrément du peuple Britannique !

L'Espagnol, (à l'Anglais.)

Foutu écumeur de mer ! que ta nation payerait cher cette expression orgueilleuse, si nous étions, le Suédois, le père Duchesne & moi, dépositaires absolus des forces de la maison de Bourbon ?

L'Autrichien.

Foutu Pouilleux, malgré tes mines d'or et

d'argent ! tu ne sais donc point que les soldats ne sont rien, si l'on n'a pas *du fit nomen* ?

Le Suedois.

Eh ! qu'elles preuves as-tu, gredin, que la France & l'Espagne en soient dépourvues ?

Le Prussien.

Quoi ! Il faut compter pour rien une dette nationale de deux milliards quatre cents millions exigibles ?

Le père Duchesne.

Oui, bougre de drôle ! sur-tout dans un pays où les titres de noblesse sont anéantis, où les places de judicature & ecclésiastiques, sont à la nomination du peuple, où le mérite enfin & la vertu vont désormais suffire pour parvenir ?

L'Anglais.

Parbleu ! vous avez donné une belle preuve d'équité dans l'affaire des vainqueurs de la bastille, auxquels vous devez l'anéantissement du despotisme, et dont la plupart, pères de famille, ont tout perdu par la révolution, et gémissent sous le poids affreux de la plus horrible indigence ?

Le Brabançon.

Quoi ! Est-ce qu'on n'a pas rendu, en faveu de ces héros, un décret le 19 juin dernier ?

Le Suédois.

Oui, mais il n'est pas sanctionné ! Je vais bien plus loin. Sur le bruit qui se répandit, on ne sait trop encore comment, qu'il y avoit à craindre, s'ils jouissaient de la place honorable qui leur était assignée, à la fédération, que l'aristocratie ne s'en servît pour exciter une guerre civile, Plusieurs, *soi-disant d'entr'eux*, ont été, le 25 du même mois, à l'assemblée nationale, la prier de vouloir bien permettre qu'ils ne parussent à la fête, que comme simples spectateurs, et mêlés parmi la foule de leurs frères... (1)

L'Anglois.

Eh bien ?

Le pere Duchesne.

Eh bien, bougre ! Des scélérats ont voulu persuader que nous avons renoncé à l'habillement, à l'armement, à la gravure de nos noms sur les fusils et le sabre, à la couronne murale, à ce que nous composions une compagnie de la garde nationale, au rang que l'on devait nous déterminer dans l'armée ci-

(1) Cette prétendue renonciation n'existe même pas dans les registres de l'Assemblée nationale. Quand cela serait, des hommes, sans être munis des pouvoirs par écrit des vainqueurs, pouvaient-ils la faire ?

toyenne lors de son organisation, au brevet honorable ; enfin, qu'on avoit décrété et qui servira de si puissant encouragement à notre postérité pour imiter notre exemple ?

L'Autrichien.

Mais on vous a délivré, avec un peu de peine, à la vérité, des habits, des sabres, des gibernes & des ceinturons ?

Le Turc.

Oui, mais Necker m'a dit que c'est le roi, et non la nation qui, dans un conseil secret tenu à cet effet, a consenti sur sa liste civile qu'on leur fît ce cadeau ?

Le père Duchesne.

Il a menti comme un jean-foutre, ainsi que le garde-des-sceaux, qui a eu l'audace de dire la même chose à Parein Dumesnil, avocat, et un de nos vainqueurs ! L'ntègre, mais sévère Camus, qui se fout des ministres comme de colin tampon, a répondu à Réol-Mercier, Dupou et Richard-du-Pin, ses frères d'armes, (que cela refoutoit de cent pas, et qui voulaient rendre tout ce qu'ils avoient reçu,) que c'était la nation et non le pouvoir exécutif qui leur avoit fourni ce dont-ils jouissaient, et que ce qu'on en faisait était

uniquement pour décréditer les sages opérations de l'assemblée nationale.

Le Suédois.

Oui, mon pauvre père Duchesne, sois tranquile! malgré l'impudence de quantité d'êtres aussi poltrons que pauvres citoyens, lesquels voudraient faire accroire que ceux qui gardaient sans armes les environs des barrières, ou étaient honteusement cachés dans leurs caves et au fond de leurs magasins, ont autant été exposés, méritent autant que les héros sur lesquels les boulets de canon, les balles de fusil, l'aspect de la mort, n'ont fait aucune impression, vos représentans ont juré solennellement (*leur honneur est intéressé au maintien pur et simple du décret du 11 juin*,) de récompenser noblement le dévouement que vous avez montré le 14 juillet 1789; votre prudence à Montmartre, dans le renvoi des ouvriers connus sous la dénomination d'ouvriers de charité, dont les menaces avaient effrayé la municipalité; le zèle et la fermeté de Richard-du-Pin et de Maillard, en arrachant les flambeaux dont des scélérats, le 5 octobre suivant, voulaient se servir pour embrâser l'hôtel-de-ville; ce qui faillit à coûter la vie au premier que l'on traîna au fatal réverbère, supplice qu'il n'évita que par une

espèce de miracle ; le service éminent que le second rendit le même jour, en calmant les femmes qui voulaient massacrer les membres de l'assemblée nationale, la famille royale et les principales personnes de l'état, contre lesquelles on les avait lâchement prévenues ; l'intrépidité enfin avec laquelle Hulin, et environ soixante à soixante-dix d'entre vous, sans être instruits des dispositions pacifiques des chasseurs des trois Evêchés et des soldats de Flandres, ont résisté, le même soir, aux gardes-du-corps, lorsque ceux-ci tirèrent imprudemment contr'eux dans l'avenue de Versailles ; intrépidité à laquelle la France doit sa constitution, puisqu'elle a empêché les méchans d'exécuter le funeste projet qu'ils avaient conçu d'emmener le roi à Metz.

L'Autrichien.

D'ailleurs, que l'on soit juste ou non envers ceux qui ont bien servi la cause publique, c'est ce dont nous nous foutons, Marie-Antoinette et moi, mais on ne m'empêchera point de dire que la France est à deux doigts de sa perte, puisque Necker n'a pu venir à bout d'empêcher la banqueroute ?

Le Pere Duchesne.

Qu'est-ce que tu veux dire avec ton Necker ? c'était

c'était un beau bougre pour réparer les malheurs d'un grand état ! à la bonne-heure s'il se fût agi de combiner le profit que l'on peut faire sur des effets publics ?

Le Russe.

Quoi ! un homme que vous avez adoré comme un dieu, le 12 juillet, dont vous avez regardé le départ comme le signal d'un deuil général, que vous avez envoyé chercher jusqu'en Allemagne !

Le Brabançon.

Quant à cela, je dois cette justice au père Duchesne, que jamais ce brave homme ne s'est engoué du Génevois, ni de la Fayette, lors même que celui-ci a été nommé généralissime des troupes fédérées ?

Le Pere Duchesne.

Foutre, la raison en est bien simple ! c'est que des hommes qui veulent plaire à la cour et au peuple à la fois, ne peuvent exciter que mon mépris ou ma pitié. Cependant ça me fouterait malheur de voir la Fayette au haut d'une pique ! Soit, s'il était Anglais, mais il est officier Français ; il a donné de nous, d'ailleurs, une si bonne idée en Amérique, où notre réputation de prudence ne flairait

pas beaume auprès des Insurgens ! cependant, tant pis pour lui ; pourquoi s'est-il brouillé avec Marat, Camille Desmoulins, Loustalot, les vainqueurs de la Bastille et mille et mille autres honnêtes gens qui, l'année dernière, auraient voulu mourir à ses côtés ?

L'Anglais.

Encore une fois, vous êtes foutus, puisque vous n'avez pas le sol pour payer vos créanciers.

Le Pere Duchesne.

Comment, jean-foutre ! Eh, la ressource immense que les Français se sont procurée en décrétant que les biens du clergé seraient déclarés biens nationaux !

Le Brabançon, (à l'Espagnol.)

Quant à cela, ce n'est pas ce que l'assemblée nationale a fait de mieux !

Le Turc.

Quoi, Bruxelles ! vous trouvez cette opération mauvaise ?

Le Brabançon.

En fait de finance, non. Mais... le ciel...

Le Pere Duchesne.

Eh ! vas donc te faire foutre avec ton ciel !

Est-ce que tu crois que Dieu se mêle de ce qui se passe sur la terre ?

Le Brabançon.

O Dieu ! quel blasphême !

L'Anglais.

En attendant, nous allons profiter du moment.

Le Prussien (au Suédois).

Ce n'est pas l'embarras, ces sacrés gueux d'Anglais n'en peuvent pas choisir un plus beau que celui-ci, où les régénérateurs de l'empire français ont décrété qu'abjurant toute idée de conquête, ils ne veulent plus désormais conserver des traités présentement existans, que les clauses défensives ou commerciales ?

Le Suédois.

Et le pacte de famille ?

L'Espagnol.

La France, trop sage pour croire que les motifs qui nous obligent à armer contre l'ambitieuse Angleterre, soient l'ouvrage des ci-devant nobles et du haut clergé, vient de décider solennellement qu'elle va armer quarante-cinq vaisseaux de ligne, avec tous

les bâtimens légers qu'il sera nécessaire d'équiper : trente sont déja prêts.

L'Hollandais.

Eh bien, London, la guerre ?

L'Anglais.

Je suis trop avancé pour reculer.

L'eſpagnol (au Brabançon).

En ce cas, mon cher Belge, tu peux envoyer faire paître les armées du roi de Hongrie et celles des Cercles.

Le Prussien.

Et la lettre que le roi mon maître vient d'envoyer au Congrès Belgique, pour l'engager à rentrer sous l'autorité légitime de son ancien souverain ?

Le Pere Duchesne.

Qu'est-ce que cela nous fout ?

L'Anglais (avec dédain).

Ces Français ne doutent de rien !

Le Suédois (du même ton)

Ces Anglais croient être encore en 1757 ;

Le Russe.

Ils ont raiſon ; car enfin qu'est-ce qu'ils ont à craindre ?

L'Espagnol.

Ah, ah ! eh bien, qu'ils commencent les hostilités ? (*Il regarde l'Anglais.*)

L'Anglois (d'un air de pitié).

Pauvres Hidalgos ! que je vous plains si nos escadres vous rencontrent ?

Le Pere Duchesne.

Sacré mille millions de mortiers ! t'as donc oublié, bougre, qu'une nation comme la tienne, qui n'a presque rien à exporter, dont la considération git dans son commerce, sera moins que de la merde dans la balance politique, lorsque chacune de ses voisines s'avisera de construire des navires, & d'aller chercher elle-même au-dehors tout ce dont elle aura besoin ?

L'Anglais.

Je sais aussi bien que toi que Cromwel, en ordonnant que toutes les nations de l'Europe ne pourraient importer en Angleterre que des marchandises de leur cru, a porté au commerce de Hollande un coup dont elle ne s'est jamais relevée ; mais tout cela ne prouve point que la maison de Bourbon, sans argent, puisse payer le bois, le chanvre, le fer, le

goudron & les matelots que sont en état de lui fournir l'Amérique, le Dannemarck & la Suède?

Le Pere Duchesne.

Jean-foutre ! eh ! si l'on créait deux milliards quatre cents millions d'assignats, ne portant aucun intérêt, pouvant circuler dans le commerce comme especes sonnantes, & préférables aux écus dans l'achat des biens nationaux?

L'Autrichien.

Les principaux membres du côté noir m'ont juré de n'en point laisser décréter l'émission.

L'Espagnol.

Eh bien ! foutu drôle ! je te jure que, malgré leur rage, elle le sera, ainsi que la conversion des cloches en pièces de billon, & la création d'une certaine quantité de papier-monnoie propre à suppléer aux louis, peut-être même aux écus, qui ne sont que resserrés, & auxquels on va porter le coup de grace, en ordonnant une nouvelle refonte des espèces en argent.

L'Anglais.

Sacré pouilleux d'Espagnol !

Le Pere Duchesne.

Pouilleux ou non, gredin ! il n'en eſt pas

moins vrai que tu es foutu si le roi veut remercier tous ses favoris, & abandonner le sort de la France aux comités de guerre, de finances, de marine & des affaires étrangeres de l'assemblée nationale ?

(*L'Anglais hausse les épaules*).

Le Turc (à l'Espagnol).

Ah, parbleu, Madrid, détrompe ce chien d'Anglais, quand ce ne serait que pour le forcer à se brûler la cervelle ?

L'Espagnol.

1°. J'enverrais, dans toutes les parties des trois royaumes, qui n'attendent que le moment favorable d'imiter l'exemple des François, des émissaires audacieux & adroits, pour y semer l'effroi et l'horreur d'une descence : opération (si nos ministres avaient valu un verre de mauvais vin), qui pouvait sans peine s'exécuter, dans la derniere guerre, lorsque nos flottes combinées faisoient frémir Hardy & ses successeurs, & qui a constamment réussi contre l'Angleterre chaque fois qu'on l'a tentée réellement.

L'Hollandais (à l'Anglais).

Eh, eh ! quand cela ne servirait qu'à augmenter vos dépenses et suspendre le dé-

part de vos nombreuses flottilles pour l'Inde, l'Afrique & l'Amérique, disposées à en faire autant que les Treize-Etats-Unis ?

(*L'Anglais ouvre de grands yeux.*)

L'Espagnol.

2°. Je mettrais un embargo & j'affrêterais le plus possible de navires, qui, d'ici au premier mars, se trouveraient dans nos ports de l'Océan & de la Méditerranée ? En même tems, ceux que je saurais dans les pays éloignés, mais cependant en Europe, recevraient ordre de se rendre, chargés ou non, dans leurs départemens respectifs, sous pavillon neutre.

Le Pere Duchesne.

3°. Partie aux dépens du commerce, lequel n'ose qu'en tremblant confier sa fortune à la mer, parce qu'on n'a jamais eu le bon esprit de lui accorder d'escorte suffisante ; partie aux dépens de la nation, qui ne doit point dédaigner le négoce, capable de lui faciliter les moyens de soutenir le fardeau de la guerre, conséquemment de soulager le peuple déja assez embarrassé de n'avoir point d'ouvrage depuis dix-huit mois, & de payer cependant trop cher tous les genres de comestibles ; les navires ci-dessus énoncés seraient chargés de marchandises

marchandises et de munitions de guerre & de bouche pendant les mois de septembre, octobre, novembre & décembre.

L'Autrichien (*d'un air ennuyé.*)

Eh puis !

Le Pere Duchesne.

Eh puis ! jean-foutre ? 4°. En janvier 1791, 40 hommes de bonne volonté tirés de chaque compagnie d'infanterie de l'armée française ; 20 autres, choisis parmi celles de cavalerie, de dragons & de chasseurs à cheval ; toutes les troupes du centre des gardes nationales ; les gardes suisses & tous les régimens suisses ou étrangers sans distinction ; 5 hommes de bonne volonté tirés de toutes les compagnies de l'armée nationale de France ; 8000 bombardiers, canoniers & mineurs, recevroient ordre de se rendre le long des côtes : mais, afin de les habituer à l'air de la mer, au roulis des bâtimens, & à la manœuvre utile de l'artillerie, on les exerceroit souvent à des simulacres d'abordages, de combats à la voile, de descentes & d'attaques de retranchemens de terre ou de ports.

Le Suédois (*à l'Anglais.*)

Eh bien ?

L'Anglais.

Pauvre Stockholm ! quoi tu comptes sur des hommes de bonne volonté, toi qui connois la garde nationale de France, dont plusieurs, sur-tout celle de Paris, disent hautement qu'ils ne se sont enrôlés que pour défendre uniquement leurs foyers ?

Le Russe (au Père Ducheſne.)

Quintò.

Le Père Ducheſne.

En février, les officiers de tetre et de marine, les soldats de ligne en sémestre, les matelots et gens classés, recevroient des ordres précis de se rendre, dans le courant du mois, à leurs ports et à leurs régimens respectifs. A même époque, des vaiſſeaux de guerre, frégates et autres bons voiliers, et commandés par ce qu'on appeloit jadis des *officiers bleus*, iroient chercher tous les bâtimens marchands, même ceux propres à la course, qu'ils trouveroient équippés, et les rassembleroient à Brest, Rochefort, Cherbourg, l'Orient, Marseille, Cadix, le Ferrol, Malaga, Carthagène, la Corogne & Naples.

L'Espagnol.

M. le comte d'Estain.....

Le Suédois.

Le.....?

Le Père Duchesne (avec feu.)

Oui, sacré nom d'une pipe de tabac, le ci-devant comte d'Estain ! quoiqu'ami du roi, quoiqu'il condamne hautement plusieurs des principes que l'assemblée nationale a cru devoir adopter, sois sûr qu'il est incapable de trahir la nation française, et d'exposer indignement, comme Bouillé, les braves gens qu'on lui confiera. Un talon rouge, un macquereau qui devroit son avancement au canal impur d'une putain, pourroit descendre jusqn'à compromettre l'honneur de notre pavillon, mais jamais nous ne devons craindre un pareil forfait du vainqueur de la Grenade. Bien servir sa patrie, mourir pour elle, s'il est possible, sera toujours son vœu sincère et celui de Barras, Duchaffaut, la Motte-Piquet, Bougainville, Kersaint, Beaumont, Péynier, Amblimont, la Peirouse, Grimoard; et de mille autres héros de notre marine qui voudroient voir à la foire au foutre tous les scélérats qui entourent le

roi, et auxquels on ne peut reprocher que de tenir un peu trop au préjugé de la naissance ; préjugé qui doit exciter notre indulgence, puisqu'ils l'ont sucé avec le lait.

L'Espagnol.

Le compte d'Estaing, dis-je, quittant alors au premier vent favorable, les ports de France, toutes les forces maritimes de cette puissance, sans exception, et dix à douze cents navires de transport, gagnerait les côtes d'Espagne, fût-il moins fort du tiers. (Il regarde l'Anglais qui fait la grimace.)

Le Brabançon.

Quel beau moment pour les Ecossais et les Irlandais !

Le Suedois.

Chut ! le moment de la liberté de ces deux braves peuples, est plus près que ne le pense l'ambitieux cabinet de Saint-James, auquel une révolution pourroit bien être encore plus dangereuse qu'au président de celui de Saint-Cloud, à qui du moins on a accordé 25 millions par an, pour lui aider à payer la poudre qu'il emploie à la chasse, entretenir ses forges de charbon de terre, et acheter le vin et les liqueurs dont il a besoin, pour l'étourdir

sur la nature des décrets que l'assemblée nationale, par un reste de considération assez déplacée dans un souverain, lui envoye tous les jours faire sanctionner...?

Le Pere Duchesne.

7°. En avril, la flotte combinée de France, d'Espagne, de Naples, au lieu de venir, comme en 1779, foutre les loups dans la manche, quitterait absolument les mers d'Europe, et ferait voile....

L'Anglais, (surpris.)

Comment?

Le Pere Duchesne.

Oui, bougre de gredin! à la hauteur des Canaries, trente vaisseaux de ligne et autant de fregates, de 30 à 50 canons chacune, avec 200 bâtimens de charge, sur lesquels on placerait 15000 hommes de troupes, se détacheraient et iraient faire un tour à Bombay, Madras, et Calicutta.

Le Turc.

Pauvre Tippo-saeb, tu serais donc en état de te foutre de Cornowalis et autres membres du conseil de Madras, qui ne respirent que ta perte et la conquête de toute l'Asie!

Le Pruſſien (à l'Anglois.)

Eh bien ! que dis-tu d'un pareil plan ?

L'Anglois (à l'Espagnol.)

Quoi ! est-ce que tu as fini ?

L'Espagnol.

Ma foi, l'ouvrage avance !

Le pere Duchesne.

8°. Le reste de nos forces, après avoir, sans beaucoup de peines, intercepté vos riches flottilles des deux mondes, feroit voile pour les Antilles; prendroit successivement Antigoa, St.-Christophe, la Barbade, la Grenade, St.-Vincent et les Grenadines, la Dominique, Ste.-Lucie, les îles de New-providence et la Jamaïque ; dépouilleroit ces îles de leurs forêts, afin de les rendre inhabitables, et tacheroit de rendre vos ports impraticables, non-seulement pour les vaisseaux de guerre, mais même pour les navires marchands du plus petit gabarit.

L'Espagnol.

En même-tems, afin d'indemniser le trésor public toujours endetté après les plus heureux succès, l'on vendrait, à bon compte, aux colons Espagnols et Français, tous les

nègres et les instrumens propres à préparer le sucre, le tabac, l'indigo et le rhum?

Le Suedois.

Quant à l'artillerie et aux munitions de guerre et de bouche, on les abandonnerait aux gardes-nationales de l'Amérique.

Le Russe, (au père Duchesne.)

Eh! les colons Anglais à qui vous ne laisseriez que les yeux pour pleurer?

L'Epagnol.

On les emploirait à l'exploitation de nos mines et à purifier Sainte-Lucie et Saint-Domingue, possessions plus précieuses que toute l'Espagne, lorsquelles seront salubres et peuplées en raison de leur importance.

L'Anglais, (à l'Hollandais.)

Parbleu! Il faut avouer que voilà un projet bien vaste pour des têtes françaises et espagnoles?

Le père Duchesne, (à l'Anglais.)

Que dis-tu, jean-foutre? est-ce que la maison de Bourbon, malgré les coquineries de nos bougres de ministres, et des putains qui gouvernaient, a eu besoin jadis du secours de personne, pour obliger ta sacrée nation, à res-

tiruer Tabago, les deux Florides, la Louisiane, la pêche d'une partie du banc de Terre-Neuve, l'île de Minorque ; à renoncer à la démolition de Dunkerque, si injurieuse à la France ; et à reconnoître l'indépendance des Etats-Unis ?

L'Aglais, (à l'Espagnol.)

Ensuite ?

L'Espagnol.

Les Anglais alors, étant absolument chassés de l'Amérique et des Indes Orientales, les Espagnols, les Français et les Napolitains, renforcés de trente à quarante de vos plus beaux vaisseaux de ligne, d'un infinité de frégates, sloops, lougres et cutters, et de 4 à 5 mille bâtimens marchands, équipés et chargés aux dépens de vos anciennes possessions, reviendraient couverts de gloire et chargés d'un butin immense, apprendre en 1792, à l'Espagne ambitieuse, qu'il ne faut jamais s'en faire accroire, encore moins attaquer lorsqu'on a des voisins sécrétement intéressés à ne pas perdre le change.

Le Russe.

Foutre !

Le père Duchesne.

Il n'y a pas de foutre qui tienne ! c'est une vérité

vérité à laquelle ta Czarine eût dû faire attention lorsquelle a fait passer ses vils esclaves en Crimée ! Mais ça ne durera pas, sois tranquile. Que les Turcs se disciplinent et se donnent une constitution à l'instar des peuples de l'Europe, et puis tu verras le beau rôle qu'un être de ton espèce jouera sur le théâtre politique !

L'Anglais, (au Prussien surpris.)

Ne l'écoute point, mon pauvre Berlin ; soutiens toujours les droits de Charles Léopold.

Le Prussien.

Ma foi, à parler franchement, je suis fort embarrassé, dans ce moment-ci, sur-tout où ces coquins de Français viennent de s'aviser de faire traduire dans tous les idiomes d'Allemagne, le manifeste plein de force et d'énergie, qui se vendit si bien dernièrement au Palais-royal, et dans lequel on prouve aux peuples que ce seront des foutues bêtes, s'ils consentent à obéir désormais aux despotes qui leur ordonneront de prendre les armes contre la France devenue libre.

Le père Duchesne.

Sacré million de bombes, l'auteur de cet excellent ouvrage a trempé sa plume dans

l'encre de la saine raison ! Car enfin, bougre de cruche ! as-tu jamais vu les rois et les foutus dépositaires de leur confiance, croire que tous les hommes étant pétris du même limon, descendent tous du même père, ils sont leurs frères, et doivent faire le bonheur des sots qui leur obéissent ? Le nôtre même que l'on dit bon, et à qui je donnerais peut-être un autre nom, si je me foutais en colère, qu'a-t-il fait depuis que nous l'avons affranchi du joug sous lequel le faisait gémir un tas de sacrés calotins et de nobles ? A-t-il jamais été par lui-même s'informer pourquoi le pain, la viande, et tous autres genres de commestibles sont si chers ? Beaucoup de soi-disant citoyens feignent d'être pauvres, ou d'avoir perdu à la révolution, pour payer peu d'impositions, que ne leur donne-t-il l'exemple en abandonnant le quart des vingt-cinq millions de sa liste civile à la nation, puisque c'est par sa faute que nous avons souffert ces taxes arbitraires auxquelles nous ont si longtemps assujettis, bon gré, malgré l'insatiable rapacité des ministres, et la tourbe innombrable des putains, des maquereaux, des prelats, des fermiers-généraux qui se partageaient nos dépouilles ?

L'Hollandais.

Quant à cela, les Français ont tort et très-grand tort de ne vouloir pas faire un effort sur eux-mêmes, sous prétexte que ce ne sont pas eux qui sont cause du déficit?

L'Anglais.

Eh! la raison, s'il vous plaît, triste marchand de mauvais fromage?

L'Espagnol.

Comment! vil assassin de tes rois, que tu fais mourir sur un échafaud! tu crois qu'il vaudrait mieux faire banqueroute que de payer la dette nationale?

L'Autrichien rit avec éclat.

Le Pere Duchesne.

De quoi ris-tu, bougre?

L'Autrichien.

De la bonhommie de ce pauvre Madrid, qui compte sur la sagesse du peuple, lors qu'il s'agira d'établir les bases des impositions, et d'en déterminer la quotité sur les énormes besoins de l'ordre public!

Le Suédois.

Ah! coquin, on reconnoît bien-là le langage des ennemis de la constitution qui, assez

vils, pour insulter à la multitude, osent dire partout que tout ce bel édifice, élevé par une politique dont on n'a pas d'exemple, et par un patriotisme difficile à concevoir, s'écroulera sur ses bases, dès qu'on voudra faire entendre aux citoyens, que si les gouvernemens despotiques dévorent la substance des peuples, une nation, libre comme la France, ne peut pas tout-à-coup sortir de l'abîme dans lequel chacun à l'envi a cherché à la précipiter?

Le Pere Duchesne, (à l'Autrichien.)

Comment, jean-foutre! tu veux que le Français se méprise assez pour croire que, malgré les plus sévères réformes, malgré l'économie portée dans chaque objet de la dépense publique, le soulagement d'une grande nation comme la sienne, soit l'affaire d'un jour! Malheureux! je ne sais à quoi il ne tienne que je ne te fasse ravaler.... (*Il le prend par le col.*)

L'Autrichien, (avec peine.)

Eh! mon, dieu mon dieu, M. Duchesne! finissez-donc, comme vous y allez? On dirait que l'assemblée nationale vous paye pour étrangler les gens!

Le Pere Duchesne.

Non, sacré mille noms d'une pipe et des bas rouges, elle ne me paye point pour foutre l'âme à l'envers aux ennemis de ses sages décrets ; mais l'honneur et l'amour de ma patrie me font un devoir d'instruire ceux de mes concitoyens qu'on voudrait égarer, que tous leurs voisins, les Anglais et les Hollandais sur-tout, payent des taxes énormes sur les maisons, les domestiques, les voitures, les chevaux, le thé, le tabac, le vin, la dreche; que le gouffre affreux, qui a été creusé par le despotisme, ne peut se combler qu'avec mesure, et que chaque année verra décroître la masse des subsides; que la régénération enfin de notre beau pays ne peut s'opérer qu'autant que chacun, oubliant l'intérêt personnel, s'empressera, se fera un plaisir, un honneur de voler au secours du corps-social, lequel, comme le dit fort bien le 399e. numéro du journal intitulé : *Assemblée nationale, commune de Paris, et corps administratifs du royaume*, ne peut subsister que par la substance qu'il retire de tous ses membres.

L'Anglais, (à l'Autrichien.)

Eh bien ! que dis-tu de ce père Duchesne?

L'Autrichien.

Ma foi, je ne sais pas trop, mais à travers ses juremens, je commence à croire qu'il pourrait bien avoir raison !

Le Prussien, (à l'Hollandais.)

En voila bien d'une autre. Quoi ! Belgrade voudrait se laisser aller au torrent du mauvais exemple des Français et des Brabançons ?

L'Hollandais.

Il est si doux de nommer ses maîtres et de ne trouver dans ceux-ci que des pères ou des amis.

Le Suédois (à l'Hollandais.)

Amsterdam, tu sais ce que tu m'as promis ?

L'Hollandais.

Quoique la prusse et l'Agleterre nous tiennent sous leurs coulevrines, je n'ai qu'une parole ; nous sortirons à la vérité du Texel, mais que le diable emporte mon voisin London, si notre escadre se joint à sa nombreuse flotte, contre les Espagnols qui devraient bien, puisqu'ils commencent à lire des papiers philosophiques, anéantir la noblesse et le clergé qui font gémir le tièrs-état sous le joug de

l'odieuse inquisition, fille batarde de la superstition et de l'affreux despotisme.

L'Anglais, (d'un air de colère.)

Faut-il ?

Le Turc.

Il a raison, chien d'Anglais, et si le père Duchesne veut me croire...

Le Prussien.

On le forcera.

Le Turc.

A demander pardon à la maison de Bourbon !

L'Anglais.

Moi ! plutôt traîner mille de nos souverains à Tyburn !

L'Espagnol.

Il faudra pourtant, triste Hybernais, que ton orgueil, en nous remboursant les frais de nos armemens, plie sous l'éclat des fleurs-de-lys ?

L'Anglais.

Ces fleurs-de-lys ? tiens, j'en fais autant de cas que cela ! (*Il crache et marche dessus son crachat.*

Le Pere Duchesne, (lui donnant un coup de poing.)

Sacré million d'un tonnère de bombes, gredin ! tu me payeras celui-là ?

(*Il le prend par la peau du ventre.*)

Le Russe.

Eh, Eh, père Duchesne ! comme vous le secouez ! Savez-vous bien qu'il est un des principaux membres du parlement de la grande Bretagne ?

Le Suédois

A la lanterne, à la lanterne, ce jean-foutre-là !

Le Brabançon.

A la charette, à la charette, s'il n'y a pas de reverbère !

L'Anglais.

Mais, mais, finissez donc ! Est-ce que je suis obligé d'avoir de la vénération pour les ennemis mortels de ma patrie ?

L'Espagnol.

Oui, coquin, lorsque tu es l'agresseur !

Le Pere Duchesne.

Méprise tes rois si tu veux, pense même ce que tu voudras du nôtre ; mais pour nos armoiries.

moiries. Bougre de queux, songes à les respecter. (*Il le lâche.*)

L'Autrichien.

Vous ne gagnerez jamais cela sur une tête britannique !

L'Espagnol (à l'Anglois.)

Comment, bougre ! tu es toujours entêté ?

L'Anglois.

On le seroit à moins.

Le Père Duchesne.

Sacré mil mords ma merde ; en ce cas, il faut que tu te battes contre moi ?

L'Anglois (d'un air de mépris.)

Volontiers.

Le Prussien.

A pied ou à cheval ?

L'Anglois (d'un air tranquille.)

Oui !

Le Prussien.

A l'épée, ou au pistolet ?

L'Anglois.

Oh, non !

Le Père Duchesne (avec feu.)

Comment donc, bougre, veux-tu te battre ?

L'Anglois.

Voilà mes armes ? (*Il montre ses poings.*)

L'Espagnol (à l'Anglois.)

C'est ainsi que les aristocrates anglois vident leurs querelles ?

Le Russe (d'un ton ironique à l'Autrichien.)

Il aimeroit peut-être mieux le stilet ?

L'Autrichien.

Non, mais un gentilhomme.....

Le Pere Duchesne.

Peut être un jean-foutre, malgré ses trente à quarante quartiers ? quant à moi, quoique

je ne sois qu'un mince officier bleu, je me fous de tous les gentilshommes présens et futurs qu'il y a en Allemagne, et sur-tout en Angleterre.

(*Le Pere Duchesne jette son chapeau et sa perruque par terre.*)

L'Anglois (à l'Hollandois.)

Quoi ! tu te retires ?

L'Hollandois.

Les affaires des autres ne me regardent point.

(*Il se retire de côté.*)

L'Autrichien (au Prussien.)

Il ne faut pas abandonner ce pauvre London ?

Le Prussien.

Vas-tu te joindre aux Turcs contre les Russes, que tu m'as promis d'abandonner....?

Le Russe (à l'Autrichien qui réfléchit.)

Décide-toi donc, sacré Tolpache ?

Le Brabançon.

Attends, attends, scélérat, je vais te faire ressouvenir du massacre abominable que tu

as fait à Turmouth de nos femmes et de nos enfans ! (*Il fond sur l'Autrichien qui se sauve.*)

Le Suédois et le Turc (fondant sur le Russe.)

Eh, toi, sacré ours blanc ? (*Ils fondent sur lui, et le force à, Dans ce moment, le Pere Duchesne tombe sur l'Anglois ; l'Espagnol et fait autant, et ils lui font demander pardon en présence du Prussien, qui rit à gorge déployée.*)

FIN.